



HAL
open science

Préface

Christian Ingrao

► **To cite this version:**

Christian Ingrao. Préface. NICOLAS WERTH. Le communisme au village : la vie quotidienne des paysans russes de la Révolution à la collectivisation 1917-1939., Les Belles lettres, pp.21-32, 2023, 9782251455020. halshs-04381991

HAL Id: halshs-04381991

<https://shs.hal.science/halshs-04381991>

Submitted on 9 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface à la Vie Quotidienne des paysans russes de la révolution à la collectivisation

1917-1929

La *Vie quotidienne des paysans russes de la révolution à la collectivisation* est assurément un livre singulier et ce, à bien des égards. Il est d'abord de ceux auxquels on peut revenir en tout temps, comme dans l'un de ces lieux de villégiature avec lesquels on tisse mille liens au long de l'existence ; vers lesquels on se tourne dans les moments d'épreuve ou de questionnement. La raison en est que l'actualité du propos, loin de s'éteindre avec le temps, s'est, à bien des égards, maintenue et a même, parfois, gagné en acuité. C'est dire la reconnaissance avec laquelle on salue l'initiative de cette réédition. Pour autant, il est intéressant de comprendre les ressorts de cette actualité renouvelée, car s'il est évident qu'elle dit beaucoup sur cet ouvrage – et c'est à cela que nous nous intéresserons en premier lieu –, il me semble qu'elle dit aussi beaucoup des temps présents et des préoccupations historiennes que l'on peut y formuler.

Une vie quotidienne en des temps de basculement

Nicolas Werth signait ainsi en 1984 un livre très singulier. Dans ces années-là, les études rurales de l'Union soviétique ne constituent pas la majorité du champ. Le champ, alors, est en ébullition avec les critiques du livre de Merle Fainsod par ceux que l'on allait appeler les révisionnistes, groupés autour de John Arch Getty¹. En se concentrant sur les mondes ruraux, Nicolas Werth opère un pas de côté, mais il est cependant loin d'être isolé, avec la présence de travaux récents en provenance tant des chercheurs occidentaux, français comme étrangers, que de chercheurs soviétiques. Néanmoins l'approche de Nicolas Werth détonne, dès ces années-là.

Là où chercheuses et chercheurs se concentrent sur la question agraire en passant par la possession de la terre ou l'organisation collective de la production, Nicolas Werth, lui, mène son étude de la société paysanne en posant d'abord les cadres sociaux de cette histoire.

Ces cadres sociaux sont d'abord et avant tout matériels et les qualités d'observation et le sens du concret qui émanent du livre ont très vraisemblablement conquis les lecteurs, qu'ils fussent d'abord des amateurs d'histoire – ce que l'on appelait alors le public cultivé – ou des spécialistes qui trouvaient, au-delà d'une collection d'histoire grand public, matière à faire avancer la discussion historiographique. Ces cadres matériels, ce sont l'isba, dont nous suivons les procédés de construction, avec ses pièces, son poêle et l'univers matériel qu'il recèle. Ce sont ensuite des cadres sociaux, avec la commune paysanne, son organisation fascinante, ses communs et ses contraintes ; viennent ensuite les stratifications sociales qui, la collectivisation se profilant, ouvrent des lignes de fracture et ce sont enfin un riche tableau de la cellule familiale et de son organisation, de son quotidien et de ses temps de passage, de la naissance au décès.

Une fois posé ce cadre préliminaire – nous reviendrons ensuite sur ce très riche tableau – Nicolas Werth consacre une seconde partie à l'univers culturel de la paysannerie en instance de

¹ On peut en prendre la mesure en consultant le numéro des Annales consacré aux études soviétiques en 1985 : AESC, *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 40^e année, N. 4, 1985, p. p. 717-829 pour les articles. La section de comptes-rendus s'étend de la page 829 à 899, compte 39 livres, dont seulement quatre traitent d'histoire rurale.

changement. C'est dans une présentation diptyque – ou duale – de l'ancien et du nouveau que le livre prend son essor, en conduisant le lectorat à quitter l'approche synchronique de la première partie de l'ouvrage et introduire de la diachronie dans le tableau de la culture paysanne. On y aborde les fêtes qui rythment l'année paysanne, les travaux et les jours et qui reflètent l'interaction complexe entre le fond culturel paysan christianisé et ce que, dans un autre contexte, Pierre Chaunu dénommait la « rage acculturatrice » venant des mondes urbains² – en l'occurrence, d'un Parti Bolchevik qui fit de la déchristianisation des campagnes un de ses chevaux de bataille. La plume se fait vivante, parfois drôle, pour raconter le mortel ennui des séances de la ligue des Athées ou la lecture à haute voix des résolutions aux réunions des Komsomols. Elle nous emmène dans un monde dans lequel les enchantements ne sont pas encore de l'ordre du révolu, dans lequel bruissent encore les rumeurs, les esprits, l'intermédiation des animaux et des objets, les guérisseuses, les fantômes et les phénomènes célestes. Et le préfacier, ici, déconseille au lecteur d'y voir un quelconque exotisme : une année après le beau livre que vous tenez entre vos mains, Jeanne Favret-Saada rééditait *Les mots, la mort, les sorts* et illustrait la vivacité des croyances dans la sorcellerie dans un bocage français qu'on ne saurait renvoyer à quelque archaïsme³. Si la question de l'archaïsme – ou de la tradition – et de la modernité se pose avec acuité dans l'ouvrage de Nicolas Werth, cependant, c'est aussi bien dans les répertoires de légitimation des acculturateurs/révolutionnaires bolcheviks que dans les descriptions d'un monde paysan en instance de bouleversement.

Logiquement, la troisième partie de l'ouvrage se penche sur les réactions paysannes aux séismes que le processus de collectivisation exerce sur ce monde déjà mis brutalement en mouvement par les Jacqueries de 1905, la Grande Guerre, la terrible guerre civile. Là encore, la démarche de Nicolas Werth se distingue par sa grande systématisme et par l'impression de sérénité qui se dégage : il commence par poser les cadres organisationnels vecteurs de ces bouleversements et décrit avec une grande précision les conseils (Soviets) et leur fonctionnement, l'ordre soviétique tel qu'il est censé se mettre en place mais aussi comment, en réalité, il est détourné, subverti par la vénalité et la corruption. Vient ensuite le grand récit de la collectivisation et de son cortège de violence, de panique, de résistance et les mesures d'une grande brutalité visant à extirper toute velléité de résistance, en annihilant cette classe de Koulaks plus fantasmée que réelle après des décennies de paroxysme jetant dans la misère des mondes paysans invariablement marqués par la précarité ; cette classe de Koulaks qui permettait aux Bolcheviks de faire passer pour une bataille de la lutte des classes ce qui ne fut, en fin de compte, que l'imposition définitive de la main de fer de l'État sur des mondes paysans restés jusqu'ici sur leur quant-à-soi, que le Maître fût Tsar ou qu'il se fit passer pour le Dictateur du Proletariat, rural comme urbain.

Une *Vie Quotidienne* résolument moderne

La collection dans laquelle paraît ce bel ouvrage est loin d'être inconnue en France. La collection des Vies quotidiennes a été fondée en 1938 et le premier volume, qui traitait de la *Vie quotidienne sous Saint Louis* annonçait en quelque sorte la couleur, confié qu'il avait été à Edmond Faral, professeur titulaire de la chaire de littérature latine médiévale et administrateur du Collège de France. Au moment où Nicolas Werth publie son ouvrage, c'est déjà une vieille dame vénérable,

² Pierre Chaunu, *Église, culture et société : Essais sur Réforme et Contre-Réforme : 1517-1620*, Paris, SEDES, 1984, 765 p.

³ Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts*, FOLIO ESSAIS, 1985, 427 p. La première édition est de 1977.

qui va fêter ses cinquante printemps quelques années plus tard et qui profite alors d'un âge d'or de l'édition historique, avec des auteurs prestigieux comme Henri Vincenot, Pierre Goubert, Pierre Riché⁴. Si la collection datait, l'interrogation sur le quotidien se retrouvait, depuis le début des années 1970, au centre d'un mouvement de rénovation de l'histoire sociale qui faisait curieusement convergence avec cette tradition d'histoire-récit du social et du matériel que la collection promouvait depuis l'entre-deux-guerres.

Ces années sont en effet celles de l'essor de deux mouvements européens s'assignant comme objet l'expérience des classes populaires. Dans le sillage de Edward P. Thompson et de Raphael Samuel, le *History Workshop* s'est structuré autour de Ruskin College à Oxford et, en Allemagne fédérale, autour des ateliers d'histoire (*Geschichtswerkstatt*). De jeunes historiens comme Alf Lüdtké, Hans Medick, Carola Lipp théorisent une nouvelle approche, l'*Alltagsgeschichte*, fondée sur une anthropologie interprétative et prenant le quotidien pour objet⁵. Il n'y a en apparence pas de lien entre ces différentes initiatives et le travail de Nicolas Werth, mais la convergence de ces intérêts par-delà les frontières nationales et disciplinaires expliquent la très grande modernité du livre et sa *durabilité*.

En effet, cette *Vie quotidienne*, la présente réédition en témoigne, est un livre qui reste. La première raison en est que son approche qui était tout à la fois représentative de son époque et particulièrement innovante pour son objet, garde encore, au premier quart du XXI^{ème} siècle, toute son acuité. En effet, il est bien des champs dans lesquels une synthèse claire traitant de l'univers mental et matériel d'une société donnée manque. Ici, sans doute, cet état de fait est à attribuer à un double facteur. D'une part, le fait que la société en question ne laisse que très difficilement enquêter les spécialistes de sciences humaines et sociales, qui sont contraints de se reposer sur des sources publiées, sur des documentations lacunaires, comme les archives de Smolensk utilisées par Nicolas Werth dans d'autres publications et sur des récits de voyage. À chaque situation ses lacunes mais aussi ses opportunités et l'on peut aussi considérer que de cet état de fait, Nicolas Werth a fait une chance. Il s'est ainsi appuyé sur le peu de documentation à sa disposition et sur les travaux de plusieurs spécialistes des mondes russes et, notamment, sur l'œuvre de deux précurseurs remarquables, Pierre Pascal et Basile Kerblay. Au moment où paraît la *Vie quotidienne*, Pierre Pascal vient de décéder : il s'agit d'un slavisant atypique – ne le sont-ils pas tous, Nicolas Werth compris ? –, compagnon de route de Lénine et catholique tenté par l'orthodoxie qui avait pratiqué une ethnographie toute aussi impressionniste que précieuse dans les années 20 et le début des années 30. Basile Kerblay, quant à lui, publie encore abondamment à l'époque où Nicolas Werth écrit son ouvrage et fournit une base empirique ethnographique qui ne pouvait que faire défaut à l'historien. Combinée à un ensemble de publications soviétiques, cette approche ethnographique permet à Nicolas Werth d'étudier avec vivacité et acuité un processus complexe d'interaction entre une sphère du politique qui s'ingénie à tenter de pénétrer et de contrôler les mondes ruraux et une société paysanne opiniâtre, méfiante et taiseuse, qui répondra à la pulsion acculturatrice par la résistance, constamment passive et parfois active. Ici, le livre se fait paradoxal : il est tout à la fois événementiel et quintessentiellement anthropologique : il aborde les cataclysmes de la

⁴ Michel Crépu, « La Vie quotidienne a de l'avenir », https://www.lexpress.fr/culture/livre/la-vie-quotidienne-a-de-l-avenir_797888.html, in *L'Express*, 5/7/2001, consulté le 20 avril 2023.

⁵ Sur ces deux mouvements, on lira Christian Topalov, « Raphaël Samuel (éd.), *History Workshop* », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 1992, vol. 9, n° 1, p. 170-171. ; Mathieu Lepetit, « Un regard sur l'historiographie allemande: les mondes de l'*Alltagsgeschichte* », *Revue d'histoire moderne et contemporaine (1954-)*, 1998, vol. 45, n° 2, p. 466-486.

collectivisation autant que ces phénomènes si difficiles à saisir et souvent laissés de côté par les historiens du social que sont les soubresauts millénaristes, les paniques, les rumeurs et/ou les expressions religieuses angoissées de la dissidence politique et sociale. Il se joue dans cette URSS des années 30 quelque chose d'eschatologique : un monde, agressé en plein cœur, en une atteinte narcissique, existentielle, fondamentale par une entité étatique dotée d'une idéologie et d'un répertoire de légitimation acculturateurs à visée modernisatrice et émancipatrice. Nicolas Werth en est le magnifique historien pionnier et relativement peu a été rajouté depuis, à notre connaissance bien limitée⁶. Surtout : l'articulation entre sphère politique, horizons d'attente et émotion collective religieuse n'aura sans doute jamais été dépeinte aussi puissamment pour l'Europe du 20^{ème} siècle. Si, en ce qui concerne l'ère médiévale et moderne occidentale, nous disposons des œuvres d'un Alphonse Dupront, d'un Jean Delumeau et d'un Denis Crouzet⁷, il me semble qu'avec la Vie quotidienne de Nicolas Werth on dispose d'un équivalent très concentré d'une densité exceptionnelle. Et l'on se prend à espérer qu'un jour, Nicolas Werth reprendra le dossier pour nous livrer une grande fresque...

Le présent et l'avenir d'un questionnement

Le lecteur ou la lectrice du présent texte aura compris que ce livre qui émerge du passé, ce beau vieillard de 39 ans fait surgir des questions inédites à l'époque, du haut de ses 410 pages. Et en tout premier lieu, cette question qui fait figure d'éléphant dans le corridor, tout au long du livre et qui est celle de la violence : écrit au début des années 1980, le livre s'inscrit *avant* la grande série des travaux de Nicolas Werth sur la question de la violence ; avant ses études sur la conjonction des deux violences, celle du haut et de l'État acculturateur et celle du bas et de ces sociétés martyrisées depuis 1905 et les grandes jacqueries puis la Grande Guerre et la diffusion des armes par les grandes bandes armées qui se répandent dans tout l'empire à partir de l'été 1917 et, enfin, de la guerre civile si cruelle autour du pivot que sont les bandes vertes, émanant précisément de ces communautés paysannes qui rêvent leur autonomie. Et l'une des réactions du lecteur, en refermant ce volume, ne peut manquer d'interroger la postérité du livre : la Grande Terreur, la Grande Guerre patriotique et cet après-guerre dont l'auteur nous apprend qu'il est marqué par un processus de désinvestissement paysan.

Mais alors, en lisant ce récit crépusculaire, que penser du présent, de *notre* présent ? Comment penser le silence buté de sociétés rurales qui fournissent encore la majeure partie des contingents envoyés par le pouvoir russe à l'assaut de l'Ukraine ? Eh bien j'affirme qu'il y a dans le présent ouvrage matière à penser les choses en opérant un pas de côté, en s'interrogeant sur la question de la violence, mais peut-être aussi sur la dimension religieuse et morale du conflit en Ukraine. La question des sectes, des rumeurs, du millénarisme, toutes traitées de manière si suggestive dans le

⁶ Exception faite de son propre article : Nicolas Werth, « Rumeurs défaitistes et apocalyptiques dans l'URSS des années 1920 et 1930 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2001, no 71, n° 3, p. 25-35 ; notons toutefois que Gabor Tamas Rittersporn parcourut des territoires proches en passant cependant par des routes radicalement différentes in : *Anguish, Anger, and Folkways in Soviet Russia*, University of Pittsburgh Press, 2014, 409 p.

⁷ Alphonse Dupront, *Le mythe de Croisade*, Paris, NRF Gallimard, 1997, 4 tomes, 560, 704, 432 et 480 p ; Jean Delumeau, *La Peur en Occident : Une cité assiégée (XIV^e-XVII^e siècle)*, Fayard, 2014, 377 p. ; Jean Delumeau, *Mille ans de bonheur. Une histoire du Paradis*, Fayard, 2002, 495 p et, dans une œuvre très abondante, Denis Crouzet, *Les guerriers de Dieu : la violence au temps des troubles de religion, vers 1525-vers 1610*, Editions Champ Vallon, 2005, 1538 p.

livre, sont des questions qui secouent souterrainement chacune des sociétés européennes, ne devrait-on pas aussi observer la Russie belligérante contemporaine aussi sous ce prisme-là ?

On peut par ailleurs sérieusement penser que ce livre pourrait conduire l'observateur à regarder à nouveau frais l'interaction entre le politique, le pouvoir et les campagnes. Nicolas Werth montre dans le présent livre combien la question du contrôle des campagnes par les pouvoirs pouvait fluctuer. La période qui court de 1917 à 1920 constitue ainsi, cette *Vie Quotidienne* le montre bien, LE grand moment des communes paysannes et de cette démocratie locale qu'appellent de leurs vœux les socialistes révolutionnaires et la majorité des paysans. C'est sans doute elle que les immenses bandes vertes tentent de promouvoir et de protéger ; elle, que les Bolcheviks voudraient anéantir et qu'ils ne trouvent le moyen d'atteindre que dans la grande campagne de collectivisation que ce livre dépeint superbement. La question qui se pose alors, aux yeux des Bolcheviks, est celle du prélèvement : prélèvement des grains, prélèvement des hommes, prélèvement des impôts. Et c'est peut-être dans ces interrogations que les historiens pourraient retrouver le goût de l'histoire de longue durée, l'histoire des grandes respirations. Se peut-il que ce complexe d'interrogations, sur le rural, l'urbain, le prélèvement, l'État et le pouvoir constitue un questionnaire structural, permettant d'écrire autrement et à nouveaux frais une histoire de l'Europe ? Car au fond, la question du quant-à-soi des communautés paysannes, leur refus silencieux et buté de toute intrusion, leur résistance opiniâtre à ce qui est extérieur à elles traverse, me semble-t-il, l'histoire de l'Europe de fond en comble.

L'Europe des villages et des habitats groupés émerge de la fin du monde romain en Europe occidentale et centrale, Jean-Pierre Devroey l'a montré pour l'empire carolingien⁸, mais rien ne semble s'opposer à discerner le même phénomène pour les contrées situées plus à l'Est, une fois l'hypothèque mongole levée. Et il faut bien que cette forme d'organisation s'impose pour que se mette vraiment en place le face-à-face entre les pouvoirs urbains qui acculturent et prélèvent et ces communautés. Bien sûr, il n'y a là ni mouvement uniforme, ni évolution linéaire mais tout, au fond, tourne autour de ce complexe : la propriété de la terre ou la rente foncière et le statut des êtres – esclavages, servage, métayage et tenure –, l'accumulation primitive du capital par la monétarisation des surplus, le prélèvement de ces surplus pour les constructions étatiques, qu'elles soient médiévales, modernes ou contemporaines. Les séquences de développement des administrations, les phases d'essor des centres urbains, les périodes de développement militaire ou de belligérance constituent autant de configurations dans lesquelles les acteurs urbains tentent d'assurer un accès accru au prélèvement en êtres, en numéraire ou en produits sur le monde des villages. James C. Scott a déjà écrit une partie de cette histoire profonde des sociétés et du politique pour des périodes anciennes et d'autres espaces⁹. Plus près de Nicolas Werth, Boris Porchnev, Roland Mousnier¹⁰, Philippe Wolf¹¹, Yves Marie Bercé¹², et désormais Rachel Renault¹³ poussent l'observateur à appeler de ses vœux une vaste entreprise collective qui décrirait un *trend* européen

⁸ Jean-Pierre Devroey, *La Nature et le roi: Environnement pouvoir et société à l'âge de Charlemagne (740-820)*, Albin Michel, 2019, 440 p.

⁹ James C. Scott, *Against the Grain: A Deep History of the Earliest States*, Yale University Press, 2017, 335 p. ;

¹⁰ Pour un rappel des débats entre ces deux historiens, Roland Mousnier, « Porchnev (Boris). Les soulèvements populaires en France de 1623 à 1648 », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 1965, vol. 43, n° 1, p. 166-171.

¹¹ Michel Mollat, Philippe Wolff, *Ongles Bleus, Jacques Et Ciompi*, Allen & Unwin, 1973, 321 p.

¹² Yves-Marie Bercé, *Fête et révolte : des mentalités populaires du XVIe au XVIIIe siècle*, Hachette Littératures, 2006, 253 p.

¹³ Rachel Renault, *La permanence de l'extraordinaire : Fiscalité, pouvoirs et monde social en Allemagne aux xvii^e- xviii^e siècles*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020, 390 p.

plus que millénaire d'entrée de l'État, de l'urbain et des mille visages de la modernisation dans les mondes villageois nés partout entre Atlantique et Oural entre la sortie de l'antiquité et l'expansion européenne du XV^{ème} siècle.

La *Vie quotidienne des paysans russes*, au fond, nous livre une séquence extraordinaire de cette lente gigantomachie millénaire ; une séquence d'une immense violence et d'une âpreté sidérante ; une séquence qui s'achève peut-être au fond par cette clochardisation des campagnes dont l'auteur se fit plus tard l'analyste¹⁴, mais une séquence qui, ce livre le montre à l'envi, pourrait tout aussi bien déplacer les questionnements et les perspectives en donnant *aussi* à voir d'étranges alternatives, en termes de vie collective, de partage des ressources, de propriétés tournantes et d'assignation des communs. C'est là sans doute la marque des grands livres que d'éclairer des passés, d'interroger nos présents et de nous permettre tout à la fois d'élaborer le devenir de nos recherches mais aussi – et peut-être surtout – de nous faire entrevoir les éléments de possibles futurs.

Christian Ingrao
Berlin, le 20 avril 2023

¹⁴ Nicolas WERTH, *La terreur et le désarroi*, Paris, Tempus Perrin, 2007, 640 p.